

JEUDI 8 JANVIER 1948

Correspondance, abonnements : Robert Joulin, 145, quai de Valmy, Paris (10^e). C.C.P. 5561-76.

1 AN : 280 fr. — 6 MOIS : 140 fr.

« Le Libéraire » fut fondé en 1895 par Louise Michel et Sébastien Faure

Le numéro : 8 francs

3337

LE LIBÉRAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

VICHY 40, SAINT-ETIENNE 48

Charte de l'esclavage

A qui le tour ?

AYANT mené le prolétariat français à la défaite par la provocation, le P.C.F. se tourne vers une autre victime possible, la paysannerie française et lui tient à peu près ce langage : « Il faut protéger la France contre l'arrivée du blé étranger ! »

Paysans, opposez-vous aux secours américains qui feraient baisser le prix des vivres ! Oui, rejetons à la mer les céréales, la viande, les fruits, le beurre, le sucre, le lait en poudre des impérialistes ! Organisons la famine, seule garantie de votre prospérité.

La provocation est énorme, indécente jusqu'à l'absurdité ! Si la paysannerie française tombait dans le panneau, elle amènerait contre elle toutes les classes de la population, et les mesures les plus draconiennes seraient prises aussitôt.

A propos de la mercante

L'ARTICLE de S. Parane, publié dans le dernier numéro n'a pas manqué de susciter des réactions. Quelques lecteurs et amis nous ont écrit pour nous signifier leur désaccord.

Nous soulignons que nos correspondants ont interprété à tort l'article de Parane comme étant dirigé contre tout individu se livrant à un commerce.

C'est la fonction qui était visée, non les hommes. Et nous comprenons très bien qu'un camarade persécuté pour son action militante en soit réduit à vivre d'un petit commerce. Nous admettons même qu'un travailleur essaie de se soustraire à l'esclavage d'un patron pour se faire le pire d'une clientèle. Il en est qui ont ainsi « l'illusion » de s'enrichir.

Mais, de grâce, qu'ils reconnaissent le bien-fondé de nos critiques ! Qu'ils déclarent : « Dans la société actuelle, nous avons été conduits à nous occuper de commerce pour nous débarrasser de nos problèmes, mais nous reconnaissons volontiers qu'il faut combattre la mercante, y compris le petit commerce qui n'est pas le moins dangereux et le moins accaparant. »

Que des copains forains aient des difficultés avec leur percepteur, qu'ils nous fassent remarquer que bien des fonctionnaires, voire des ouvriers, se sont livrés aux trafics les plus divers, nous ne le nions pas.

Mais cela ne change rien au problème qui reste : remplacer le commerce par la distribution, par un système d'échanges directs sans intervention ou main-mise de l'Etat ; remplacer un système où une minorité de travailleurs utiles nourrit une majorité de parasites ou de travailleurs inutiles par une organisation non-capitaliste, non-étatisée, dans laquelle ne soient conservés que les intermédiaires indispensables.

Nous ne cessons pas de dire que le consommateur paie non seulement le capital, mais aussi l'Etat, et le commerce qui prend souvent la part la plus importante du gain.

Nous combattons l'Etat même si les fonctionnaires seignent mal payés, nous combattons le commerce même si certains détaillants en vivent mal. Et nous préparons ainsi une Société meilleure pour tous, y compris pour les ex-fonctionnaires et les ex-commerçants.

(Suite Page 3)

DIX MINUTES AVEC LE SECRÉTAIRE

de la 8^e U. R. de la C. N. T.

Nous avons rencontré le secrétaire de la 8^e U. R. de la C. N. T., de passage à Paris, et nous avons eu l'honneur d'être initiés au supplice de l'interview.

Certains journaux de Paris ont annoncé qu'à Bordeaux les syndicats de la C. N. T. et les syndicats autonomes avaient adhéré au bloc « Force ouvrière », qu'il s'agit de vrai la-dedans ?

Absolument rien. La grande presse joue son jeu et annonce ce qui lui plaît. Cela prouve tout simplement qu'on ne peut pas travailler avec ces informations de presse.

Mais les syndicats de la C. N. T., ont-ils adhéré au bloc « Force ouvrière » ? Oui, et dès le début. Dès le mois d'août nous avons tenté un rapprochement avec les syndicats autonomes. Au mois de septembre un comité de liaison réunissait les syndicats de la C. N. T. et les syndicats autonomes des postiers, des marins et des municipaux. Au mois d'octobre, ce comité se transformait en Union des Syndicats Indépendants de la Gironde et s'agrandissait d'un syndicat autonome des constructions navales, puis des dockers, des cheminots, du C.A.S. des métaux, etc.

Quelle a été l'influence de l'Union des syndicats indépendants de la Gironde ?

Considérable, tant sur le plan départemental que sur le plan national. Tous les milieux syndicalistes en ont été profondément touchés. Et toutes proportions modestement gardées, si Force ouvrière s'est décidée à la scission nous y sommes bien pour quelque chose : des syndicats quittant la C.G.T. par centaines, les « bonizes » ont eu peur de les voir se grouper comme en Gironde et retirer par la base la nouvelle centrale.

Quel est le climat de l'Union des syndicats indépendants de la Gironde ?

Admirable. Passée une période d'étude bien naturelle les autonomes se sont persuadés que nous étions vraiment des

avec enthousiasme, pour lui faire durement payer sa situation **actuellement encore privilégiée** devant la rente, l'impôt et le contrôle des prix.

En prétendant lancer la paysannerie contre les intérêts les plus vitaux du peuple travailleur, en s'efforçant de démontrer devant tous que le bien du paysan est incompatible avec celui de l'ouvrier et le consommateur en général (ce qui d'ailleurs est faux), le P.C.F. poignarde moralement la paysannerie comme il a poignardé matériellement le prolétariat, en le lançant dans l'expérience tragique et sans issue des grèves Molotov, qui ont ruiné les dernières ressources de maints foyers ouvriers.

C'est n'est d'ailleurs pas la première fois que le paysan aura été l'objet d'un quel-que-chose de la part du bolchévisme. Après avoir contraincé en 1917 des lois qui nationalisaient la terre, mais qui en reconnaissant l'usage gratuit aux travailleurs des champs, les bolcheviks russes ont prélevé « l'impôt agricole en nature » dans la période du communisme de guerre (1919-21), et cela a été dégringolée en un véritable pillage à main armée, exercé avec une telle rigueur que les champs cessèrent d'être ensemencés et que des millions de paysans moururent de faim.

C'est ensuite que Lénine, s'adressant aux survivants et leur distribuant les secours envoyés par l'étranger, leur accorda de nouveau « l'usufruit des terres » et la vente des récoltes à des prix rémunérateurs. Le parti communiste se rendit populaire aux moujiks en lançant le mot d'ordre : « enrichissez-vous ! ».

Hélas ! les paysans qui s'enrichissent, selon le mot d'ordre du gouvernement communiste, le paieront très cher ; et l'ensemble de la paysannerie avec eux. Le moujik aisé fut traité de koulack (1) (grippe-sous) et totalement exproprié avec déportations en masses, fusillades, travaux forcés, etc. La « dékoulakisation » et la « collectivisation forcée » coûtèrent aux paysans russes de nouveaux millions de morts. Ce furent des opérations policières, opérées par le Parti, la Tcheka et l'Armée avec une brutalité sanguinaire dont Khrushchev est resté le témoin épouvanté.

Soyons-en sûrs : des mesures analogues seront prises par les bolcheviks dans leurs Etats satellites, partout où leur pouvoir sera suffisamment stabilisé pour qu'ils puissent se permettre de casser les reins à la paysannerie après l'avoir déconsidérée et divisée par leur démagogie provocatrice suffisamment domestiquée.

Travailleurs, n'oubliez jamais que le P.C.F. (qui se faisait gloire de « sauver la France » en y important le blé russe ravi aux crévées-faim d'Europe orientale) s'oppose maintenant à l'arrivée du blé américain de la soudure 1947-48 qui vous empêchera de tomber dans la sous-alimentation générale et dans la bataille à coup de fusil pour les vivres.

N'oubliez pas que les mêmes communistes qui, à Metz, l'automne dernier,

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

(Suite Page 3)

LE GAULLISME SOCIAL...

L'association, qu'est-ce à dire ? D'abord, ceci, que dans un même groupe d'entreprises, tous ceux qui en font partie, les chefs, les cadres, les ouvriers, fixeraient ensemble, entre égaux, avec arbitrage organisé, les conditions de leur travail, notamment les rémunérations. Et ils les fixeraient de telle sorte que tous, depuis le patron ou le directeur inclus, jusqu'au manœuvre inclus, recevraient, de par la loi, et surtout d'après l'échelle hiérarchique, une rémunération proportionnée au rendement global de l'entreprise. C'est alors que les éléments d'ordre moral qui font l'honneur d'un métier : autorité pour ceux qui dirigent, goût du travail bien fait pour les ouvriers, capacité professionnelle pour tous, prendraient toute leur importance, puisqu'ils commanderaient le rendement, c'est-à-dire le bénéfice commun.

(Pensée-massue de de Gaulle au discours de Saint-Etienne.)

NOUS nous excusons d'avoir reproduit cette aerie monumentale, qui mérite d'être classée hors concours. Mais il faut bien nous résigner à nous en occuper, puisque, dans la recherche de nouvelles normes d'organisation sociale et de relations humaines, des gens mal avisés, les « politiquement faibles », peuvent se laisser prendre aux faux slogans des faux socialistes.

De Gaulle a découvert une nouvelle forme de l'association. Elle n'a rien à voir avec l'associationnisme des socialistes français du XIX^e siècle, qui consistait sous cette dénomination la pratique du principe d'égalité dans l'effort et dans la récompense. Elle s'apparente plutôt, si nous voulons chercher un peu, au système implanté en Allemagne par Hitler. On y trouvait la hiérarchie, l'autorité, le « respect » du travailleur — souvent plus humainement traité que sous le capitalisme libéral intégral — la capacité professionnelle et le reste. Mais on n'y trouvait pas la justice sociale.

Les « découvertes » du général sont des plus cocasses. L'association doit se faire « dans un même groupe d'entreprises », « entre égaux ». Or, quel est le lien entre les hommes déclarés égaux ? De Gaulle répond : « Les chefs, les cadres, les ouvriers ». Les chefs, c'est-à-dire les patrons. Les patrons n'auraient donc pas disparu. On aura changé leur nom.

En admettant que le patronat accepte d'être semi-escamoté, la hiérarchie sera maintenue par de Gaulle — comme par les communistes, et cette concordance est frappante — non seulement dans le sens moral et technique, mais « dans les rémunérations ».

Or serait donc l'égalité ? Mais le général déploie ici une tactique enveloppante. Dans la société nettement capitaliste, les travailleurs luttent contre les privilèges. La situation est claire. L'association priconisée ferait des travailleurs manuels les plus exploités des exploités volontaires, collaborant avec ceux qui seraient privilégiés à leurs dépens. Il n'y aurait plus de lutte de classe. Mais la « hiérarchie » systématiserait les classes. C'est le cas de la Russie. Toutefois, en Russie, l'inégalité est imposée. De Gaulle voudrait qu'elle soit organisée avec le concours de ceux qui en seront les victimes. Cela sent de loin l'école d'Ignace de Loyola.

Non moins originale est la « rémunération proportionnée au rendement global de l'entreprise ». Pour peu qu'on observe la vie économique de la société actuelle, nous voyons qu'en conséquence des difficultés de la production, du ravitaillement en matières premières, de

l'organisation technique de chaque entreprise et des spécialisations, qu'en raison des variations de la demande, de la concurrence, etc., les entreprises ont une vie des plus inégales.

Il y en a, aujourd'hui même, qui obtiennent de gros bénéfices. Il en est d'autres qui travaillent à perte. En partageant les bénéfices, les ajusteurs de telle usine pourraient gagner mille francs par jour tandis que ceux de telle autre en gagneraient trois cents.

Néo-capitalisme, néo-socialisme, néo-fascisme, le gaullisme social ne mériterait pas même l'honneur d'une réfutation si des hommes de bonne foi ne risquaient d'en être victimes.

Il n'est pas de solution hors de la socialisation intégrale, de la production pour le bonheur de tous, et non pour le profit personnel, corporatif ou d'entreprise. Il n'y a pas de justice si l'on maintient une hiérarchie de rémunération qui cristallise l'indégalité. La justice et l'égalité impliquent, pour tous les membres de la société, une égale possibilité de jouissance des biens obtenus par l'œuvre de tous ceux qui sont aptes à apporter un effort utile.

Telle est la solution libertaire. Toutes les autres ne feront que remplacer un mal par un autre.

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

Une bataille pour la Révolution

IMPOSER L'INTERVENTION OUVRIÈRE DANS LE CIRCUIT PRODUCTION-CONSOMMATION

QUELLE est l'idée fixe des ménages ouvriers ? Se procurer des denrées de consommation courante, et principalement des produits alimentaires, à bas prix.

Des centaines de milliers, des millions de consommateurs s'efforcent, par des moyens divers mais le plus souvent individuels, de pur « débrouillage », à se passer des intermédiaires innombrables qui forment barrage entre paysans ou fabricants et les acheteurs ultimes.

L'organisation d'un circuit direct, l'union des consommateurs ouvriers pour la suppression des intermédiaires parasites et onéreux s'impose donc avec force. Elles doivent rencontrer l'approbation, le soutien, la participation active des grandes masses prolétariennes.

La lutte contre le parasitisme commercial est une idée-force qui doit rencontrer la sympathie et l'aide de la majorité de la population.

Si les lois actuelles sont opposées à la mise sur pied d'un circuit direct producteurs-consommateurs, si les partis politiques se trouvent être prisonniers de leurs pratiques électorales et subissent l'influence des associations de commerçants et intermédiaires, il s'agit de faire triompher la vie réelle, les besoins véritables de la majorité du peuple laborieux sur la sclérose et l'incapacité des législations, des partis et du régime.

Les besoins immédiats, impérieux, des travailleurs doivent primer la « morale » et les pratiques capitalistes. Détruire le commerce et le remplacer par un service de distribution aux mains des organisations ouvrières est donc œuvre révolutionnaire.

Des milliers d'initiatives se sont déjà manifestées pour amorcer un circuit direct entre producteurs et consommateurs. Il existe des coopératives, des groupements d'achats, il y a des tentatives menées par les comités d'entreprises, des efforts réalisés sur la base communale, des achats en commun pratiqués par des groupes de travailleurs ou par des associations familiales.

Cette diversité dans les essais témoigne de l'importance du problème et de la nécessité de le résoudre.

Mais la plupart des organisations qui s'occupent de la question sont prisonnières des règles capitalistes, ou subissent les conséquences néfastes de la morale du profit.

Beaucoup de coopératives sont devenues de simples magasins de détail, vendant aux mêmes prix que les boutiques de quartier ou de banlieue, avec une ristourne de

principe aux coopérateurs, en fin d'année. Le plus grand nombre de groupements d'achats sont aux mains d'hommes de parti ou financiers, par les patrons, quand ils ne sont pas simplement sous la coupe de margulins heureux d'échapper à la condition prolétarienne. Les tentatives municipales ou préfectorales sont frappées de stérilité par le respect de la légalité.

Et pourtant leur existence prouve qu'il existe d'autres méthodes de distribution des marchandises indispensables à la vie quotidienne que celle des intermédiaires commerçants.

Reprenons l'idée de base, l'appliquer par des organismes ouvriers, sous le contrôle vigilant des bénéficiaires, avec leur participation, doit mener à la répartition d'un plus grand nombre de produits, à la baisse des prix, à la disparition de l'esprit de lucre, au renforcement des capacités organisationnelles des travailleurs.

Limites les frais de répartition des marchandises au paiement du travail effectivement dépensé, c'est faire œuvre révolutionnaire.

Il a beaucoup été question de « mettre les oisifs au travail ». Une propagande démagogique menée par les partis a voulu faire croire que des mesures gouvernementales suffiraient pour envoyer à l'établi, au chantier ou au bureau les centaines de milliers de parasites sociaux. Mais, dans la pratique, le nombre d'intermédiaires, de commerçants et de traquants ne fait qu'augmenter.

Pour supprimer les couches sociales parasites, les lois, imôts et méthodes policières sont inefficaces. Ce qu'il faut, c'est enlever à ces couches sociales leurs moyens de vie, c'est-à-dire empêcher que les marchandises passent par leurs mains et y laissent des traces sous forme de billets de banque.

En faisant passer la viande, les pommes de terre, les légumes, du producteur agricole sur la table de l'ouvrier, les chaussettes et les tissus, de la fabrique au consommateur, vous affaiblerez les affameurs. C'est donc là un travail révolutionnaire.

Le gouvernement et les députés, les partis et les candidats mettent sur un même pied les utiles et les parasites et les travailleurs. Pour les statistiques, pour les élections, tout homme possède une voix.

Tout le régime capitaliste honore celui qui possède de l'argent, quel que soit le moyen utilisé pour gagner cet

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

(Suite Page 2)

“ Soyons nets ”

DES camarades nous ont posé la question : « Le moment ne serait-il pas venu de tenter l'effort de regroupement de toutes les forces prolétariennes dans une seule centrale syndicale échappant à toutes influences politiques ou étatiques ? »

L'« Action Sociale » posait également dans son dernier numéro le problème sous la forme interrogative. « Le syndicalisme n'a-t-il échappé au carcan stalinien que pour se voir morcelé en autant de fractions qu'il existe de tendances politiques ou philosophiques dans son sein ? »

Personne ne niera que l'éclatement syndical n'ait provoqué dans la partie la plus pensante du monde syndical un immense espoir de soulèvement et un légitime espoir de coordination ouvrière. Mais il est impossible de ne pas percevoir que cet espoir, qui à son origine découle du caractère sentimental des foules, ne peut devenir une réalité que dans la clarté et dans la franchise.

Le mouvement syndical, en éclatant, a plutôt accentué que rapproché les courants divers qui sont à l'origine de cette « rébellion », et les raisons différentes qui ont motivé la rentrée dans l'action des diverses tendances ont contribué à mettre en lumière leurs divergences.

La Confédération Nationale du Travail a été la première à quitter le viellidisme verrouillé qui survivait à sa décrépitude grâce à une équivoque souvent dénoncée dans ce journal. Elle avait été conduite à la scission par la conviction que seul un retour au syndicalisme traditionnel permettrait d'adapter la lutte des travailleurs aux nécessités du combat sur les deux fronts : le front patronal et le front étatique. Bien avant les néo-convertis à la nécessité de l'indépendance syndicale, notre C.N.T. avait proclamé l'impossibilité d'œuvrer d'une manière concrète à l'intérieur d'une C.G.T. stalinisée et nous devons constater qu'à l'époque, cette opinion, généralement admise à présent, n'avait pas été sans déclencher la réprobation indignée des éléments groupés autour de « Force Ouvrière ».

A l'origine de la formation des divers syndicats autonomes, il y a le dégoût et la colère de travailleurs ayant engagé le combat en France-tiers à l'avant-garde d'un prolétariat reployé sur lui-même, prêt à bondir. Ces travailleurs voyaient leurs efforts freinés par ceux-là mêmes qui auraient dû, si leurs intérêts politiques n'avaient pas été en cause, les conduire à la victoire. « Force Ouvrière » fut à l'origine une révolution de palais que le mécontentement général transforma en une coupure irrémédiable.

Entourant ces courants syndicalistes, l'immense masse des syndiqués, imparfaitement informés des positions des uns et des autres, attend de ces courants les créations d'élans généralisés, d'enthousiasme, d'unité.

Des camarades nous ont posé la question : « Le moment n'est-il pas venu de tenter l'effort de redressement nécessaire ? »

Parbleu ! oui. — Regroupement ? oui ! — Mais pourquoi ? — Mais pour que ?

Force Ouvrière, qui vient, après des pourparlers laborieux, de constituer avec

les syndicats autonomes cette première tranche de regroupement, semble avoir résolu le problème. — Voir l'Accord laborieux. Accord pénible. Accord de chefs plus enclins à doser la composition de futurs organismes de direction qu'à se préoccuper des sentiments profonds des travailleurs syndiqués. Accord de sommets dans les répercussions à la base pourraient être autres que celles comarquées. Car si l'on excepte les membres d'un parti politique dont le but n'est pas de changer l'atmosphère syndicale mais simplement de remplacer des concurrents évincés à la faveur de circonstances, on ne voit guère les militants de base du syndicat autonome des P.T.T., des Métaux, etc., qui furent les premiers à mener le combat sous le drapeau du syndicalisme révolutionnaire, se soumettre à l'effort de regroupement.

(Suite Page 2)

TRAVAIL ET LOISIRS - CULTURE ET LIBERTÉ

PALESTINE 148

LES rafales d'armes automatiques balaient les rues de Jérusalem et de Jaffa. Les bombes explosent et les hommes tombent. Dans tout le Proche-Orient, des troupes se forment et s'arment. Les gouvernements américain, russe, anglais et français, incapables de s'entendre, s'efforcent vainement d'exploiter, aux mieux de leurs intérêts impérialistes divergents, le conflit judéo-arabe qu'ils ont si bien préparé et entretenu. Mais personne ne semble comprendre de quoi il s'agit, même pas ceux qui meurent, même pas ceux qui tuent. Il nous paraît donc indispensable de faire connaître, au sein du mouvement ouvrier français, quelques vérités élémentaires sur le contenu social de la mêlée palestinienne.

Ce qu'on lit dans les organes de gauche, voire dans les publications révolutionnaires, n'est que « propagande », au pire sens de ce terme, délayage émotif de thèmes purement sentimentaux ou de jugements intéressés, et que ne vient corriger aucun effort d'analyse des faits. Deux points, au moins, les uns sont pro-sionistes, parce qu'ils connaissent les souffrances endurées par la Diaspora juive au cours de la guerre, ou parce qu'ils ont lu quelques reportages sur les communautés agricoles des colonies de la Palestine. Les autres sont pro-arabes, par fidélité aux formules qui proclament l'émancipation des

peuples coloniaux et la haine des intrus capitalistes. Le problème est moins simple et ne peut être tranché par des sympathies ethniques ou des deux commises. La Palestine est une place forte stratégique pour le contrôle de la péninsule arabe, de la Méditerranée orientale et du canal de Suez. C'est un marché pour les exportateurs britanniques, américains et arabes. C'est un champ de bataille entre deux théories sociales, entre deux systèmes économiques concurrents : le capitalisme juif et le socialisme arabe. C'est encore une mosaïque de minorités « raciales » et religieuses. C'est un terrain d'expériences sociales. C'est pour le juif sioniste l'espoir d'un foyer national. C'est pour les nationalistes arabes une terre irrédentiste à libérer.

* FRONTIÈRES NATIONALES ET FRONTIÈRES DE CLASSE

D'autre part, chacun de ces facteurs n'est pas un, mais multiple.

Bien que des tendances générales caractérisent les mouvements juifs et musulmans, le contenu de ces mouvements est d'une extrême variété. Il y a une forme économique qui passe d'un arcan-ciel d'opinions et d'intérêts que sont, sensée et représentée, l'Agence Juive et le Haut-Comité Palestinien Arabe.

Il existe sans doute moins d'opposition entre certaines conceptions sionistes et arabes (par exemple celle du retour de l'Université Hébraïque de Jérusalem, celle de la coopération judéo-arabe, celle de l'« itihad »), toutes deux favorables à la coopération judéo-arabe — qu'entre les ultra-nationalistes juifs et la conception fasciste de la coopération arabo-juive, celle des sionistes et celle des « Peuple Zion », organisation socialiste de gauche, ou entre certains syndicats ouvriers juifs et les grands féodaux musulmans.

En 1945 et 1946, des grèves éclatèrent, unissant ouvriers et fonctionnaires juifs et arabes dans une même lutte contre les autorités mandataires et contre certains patrons. Des quartiers comme celui de la gare de Tel-Aviv sont habités par une population mixte, composée de propriétaires d'infiltration et de travailleurs. Les conditions de vie entraînent une solidarité de fait, que vient renforcer une lutte commune.

Mais cette tendance — mineure et limitée — vers l'unité de la population, n'est pas suffisante pour contrebalancer les grandes poussées ethniques, religieuses et économiques, car deux civilisations s'affrontent.

L'OCCIDENT S'INSTALLE EN ORIENT Les Juifs représentent l'Occident, sa technique, son esprit d'entreprise — et sa violence. Ils ont imposé dans les quelques milliers de Juifs orientaux, et dans les quelques milliers de Juifs orientaux, la violence, la violence, la violence.

Aussi le moteur de la vie sioniste se trouve dans le fort courant de capitaux.

SOLIDARITÉ Nous avons reçu copie de lettres de protestation adressées aux autorités au sujet des poursuites contre Joyeux (voir « Le Libéraire », n° 100 sous le titre « L'Justice »).

Citons en particulier les protestations des groupes de la Rochelle et du groupe d'Auxi-le-Château (Pas-de-Calais).

Que tous nos amis suivent cet exemple.

Un de nos camarades de Clermont-Ferrand se trouve actuellement hospitalisé sans aucune ressource.

Camarades, aidez la Caisse de Solidarité en nous demandant des timbres de solidarité (5 fr.) et en adressant vos dons à :

Jouin, 115, rue de Valmy, Paris (10), C.C.P. 5561-76 Paris.

Le Gérant : M. JOYEUX.

Impr. Centre du Croissant, Paris-2.

Pour votre planche à livres

Nous vous enverrons franco :

Arthur KOESTLER	La lie de la terre ...	268 fr.
	Croisades sans crois ...	142 fr.
	Le yogi et le commis-saire ...	202 fr.
	Le zéro et l'infini ...	152 fr.
	Le Testaments Espagnol ...	202 fr.
Jean ALBERNY	Les coupables ...	202 fr.
Fernand PLANCHE	Louise Michel ...	172 fr.
Louis LECOIN	De prison en prison ...	182 fr.
BAKOUNINE	La Révolution sociale ou la Dictature militaire ...	187 fr.
	Confession ...	172 fr.
David ROUSSET	L'univers concentra-tionnaire ...	112 fr.
	Les jours de notre mort ...	440 fr.
William RUSSEL	Vent d'orage ...	303 fr.

Edouard DOLLEANS Histoire du mouve-ment ouvrier ... 540 fr.

Jeanne HUMBERT Eugène Humbert, sa vie, son œuvre ... 378 fr.

Raymond ASSO Chansons sans musique ... 122 fr.

Jules VALLES L'enfant ... 107 fr.

Le bachelier ... 107 fr.

L'insurgé ... 107 fr.

Les trois volumes ... 285 fr.

Ciro ALEGRIA La symphonie péru- vienne ... 340 fr.

Jean GALTIER-BOISSIERE Mon journal pendant l'occupation ... 162 fr.

Mon journal depuis la libération ... 132 fr.

Mon journal dans la drôle de paix ... 162 fr.

Les 3 volumes ... 430 fr.

Julien BLANC Confusion de peines ... 222 fr.

Joyeux fait ton fourbi ... 222 fr.

EUGEN KOGON L'Enfer Organisé ... 328 fr.

Henry POULAILLE Le pain quotidien ... 157 fr.

L'enfantement de la Paix ... 97 fr.

et de main-d'œuvre de la Diaspora — les Juifs éparpillés dans le monde — fournissent au Yishuv — les Juifs de Palestine. L'Agence Juive, véritable gouvernement sioniste, coordonne les relations, harmonise les rapports, réduit les oppositions.

Certains, immigrés ont apporté avec eux des fonds importants, des projets hardis et une solide expérience en matière de commerce et d'industrie. Ils installent de nouvelles entreprises et contribuent à transformer le pays en centre économique capable de répondre à certains besoins des marchés proche et moyens-orientaux.

L'Histadrout, Confédération Générale du Travail Juive, en même temps qu'un organisme syndical, une immense coopérative de production, qui passe des contrats pour les grands travaux, tant avec le gouvernement palestinien qu'avec les autorités britanniques. C'est ainsi que cette C.G.T. a construit les grandes voies stratégiques et de nombreux bâtiments militaires. Pour le compte des autorités anglaises, non seulement en Palestine, mais au Liban et en Syrie.

Enfin, les pionniers agricoles, groupés dans les kibbutzim, suivent leurs affinités religieuses, leurs goûts sociaux, pénétrant toujours plus en avant à l'intérieur du pays. Certains d'entre eux sont organisés sur une base d'absolue égalité et leurs colonies fonctionnent suivant des principes et les méthodes strictement socialistes, d'autres n'ayant plus cours au sein de la communauté. L'Agence Juive, par l'Assemblée générale des membres, sans que les commissions désignées pour administrer les services puissent déroger à leurs fonctions purement exécutives, Sovkhozes et kibbutzim, ont été considérés par les meilleurs pionniers comme des types d'organisation agricoles, sociales et politiques. Mais derrière cette liberté et ce désintéressement, il y a quand même la puissance de l'argent.

* LE FOND DE LA QUESTION N'APPARAÎT PAS ENCORE

En effet, ce sont des dons, provenant des milieux non-américains, qui financent ces entreprises communautaires et souvent leur permettent de vivre, plutôt que des « colonies de vacances » ou des établissements d'infiltration. Ils ont comme de véritables expériences économiques. Il est facile de comprendre qu'une solution de fait se manifeste entre les colonies sionistes, l'Agence Juive et la Diaspora. Solidarité de race, socialisme d'intérêt, se manifestent surtout dans la question d'organisation générale, de l'Agence Juive, qui est une armée, mais aussi dans la distribution de la main d'œuvre, le dollar.

Reduite à sa base, la main d'œuvre, les bourgeois juifs ne pourraient tenir bien longtemps en face d'un socialisme qui leur permettrait d'obtenir le plein emploi de leur main-d'œuvre, des dons pieux de tout un monde, les kibbutzim disparaîtraient au premier soulèvement musulman. Quant à la jeunesse des colonies agricoles, sportive, entraînée, audacieuse, dont le type humain se différencie du village, à chaque génération, elle est la classique silhouette du juif de ghetto, elle revêt le caractère d'une « occupation militaire ». Au sein de ces colonies, les meilleures troupes de la Haganah et les groupes les plus actifs de l'Irgoun. Le sionisme est en effet, au stade politico-militaire.

Cette situation a d'ailleurs son avantage : elle épargne aux occupants, aux occupants l'exploitation forcée de l'occupation. Elle évite, elle évite le problème social qui est au cœur de la question. Elle évite le problème social qui est au cœur de la question. Elle évite le problème social qui est au cœur de la question.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

FAIBLESSE ECONOMIQUE DU MONDE ARABE

Dans l'autre camp, nous trouvons une économie féodale, incapable de lutter avec quelque chance de succès contre l'assaut sioniste. Les propriétaires terriens, commerçants ou spéculateurs, rarement industriels. Ses traditions de caste et de religion s'opposent. Pourtant il regarde avec envie les réalisations des nouveaux venus en Palestine. Après avoir reçu des terres réputées arides aux acheteurs Juifs, il est aperçu que les méthodes occidentales « les rendent riches ». Les méthodes occidentales « les rendent riches ». Les méthodes occidentales « les rendent riches ».

De sérieux obstacles se présentent pour la poursuite de ce dernier but qui suppose la rupture du cordón omicron sioniste. A côté de l'immense professionnelle des cadres arabes, les plus importants sont ceux de la capitale d'extrême-faibles des masses musulmanes. Un autre est la tradition de méfiance des cultivateurs arabes à placer leurs capitaux dans des entreprises industrielles.

Un exemple des tendances divergentes entre l'activité communautaire des sionistes et celle des arabes lui donne lors du passage de deux organisations communautaires à Lod. Les sionistes juifs négociaient des machines-outils et des machines-outils, les arabes arabes négociaient des machines-outils et des machines-outils.

Peut-être aussi faudrait-il ajouter qu'entre le sionisme et le monde arabe, il y a une différence de langage. Le sionisme est une langue, le monde arabe est une langue.

CONCLUSION La solution du problème palestinien ne peut donc être trouvée que dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

« Il faut agir », sans doute, que le pays atteigne son degré de saturation démographique. Mais la solution est dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre, dans la main d'œuvre.

Culture

« VUSQU'IL s'agit avant tout de poser les vrais problèmes, de ne pas s'abuser — s'il est vrai que nous vivons dans un Monde et que ce Monde est tragique, nous n'avons visiblement qu'à choisir entre deux solutions : espérer dans ce Monde ou le rejeter. Ce qui nous importe en second lieu, c'est de savoir si et comment nous pouvons fonder la Culture : si elle nous aide à dépasser la Tragédie ou si elle nous y ancre. »

« Espérer dans ce Monde où nous vivons, comme l'ont fait les hommes du siècle en allé, c'était tout d'abord, ainsi que l'a montré Malraux, espérer en la science, en la paix, en la dignité. Mais nous savons que la science est un leurre, que la paix n'est qu'une préface, et nous avons appris qu'il n'y aura pas de dignité pour l'homme tant que le supplice d'un enfant innocent, par une brute, sera la rançon du Monde. »

« La seconde solution est le nihilisme philosophique, l'amertume et le désespoir. C'est la voie de l'Homme Absurde, celle de Sisyphus qui roule perpétuellement son rocher jusqu'au sommet de la montagne, d'où il retombe de son propre poids. Son seul bonheur est de savoir que son destin lui appartient. Mais précisément, puisque son destin lui appartient, puisque cette affaire doit être réglée entre ses semblables, l'homme comprend vite qu'il ne peut s'abandonner à la Tragédie, ni faire du désespoir une solution. C'est qu'il comprend, aussi que certaines choses valent mieux d'être faites que d'autres, ou de ne l'être pas faites — et que son exil n'est pas incompatible avec la fraternité : mieux, qu'il la nécessite. »

« Ici, comme partout ailleurs, nous devons chercher le terme entre les victimes et les bourreaux, qui n'est pas le Oui ou le Non du chrétien, ni le « En aucun cas » de Kant, mais qui se peut trouver dans un Humanisme tragique. Conçoit-on cependant une culture fondée sur l'acceptation du Monde ? Ce ne serait qu'une propagande. Et, fondée sur son refus ? Ce ne serait qu'un cri. »

Notre propos est de montrer que cette Culture est Possible, Humaine et Tragique.

Le Criminel, le Dieu et les trois Oiseaux

Je t'assure, Martinien, qu'il y a des dieux. La meilleure preuve en est cette histoire.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Or, un jour, le malheur entra chez lui familièrement, comme un voisin qui ne soit mais en apparence inoffensif. Ce malheur fut une assez courte maladie qui obligea le maître à placer sa confiance dans son intendant. Celui-ci le trompa, négocia des titres, et abusa des fausses signatures. Je ne saurais tout expliquer. Le maître, avant même d'avoir recouvré la santé, voulut regagner d'un coup le tout qu'il avait perdu.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

Il y avait une fois un méchant homme. Il possédait la grande ferme qui jume derrière cette colline. Etant le seul à posséder la ferme, il était le sacré. Il mit aussi le feu à une meule de paille pour se venger. Personne ne le sut et, fier de ses secrets criminels, il prospéra. Il sut dépouiller de leurs biens par des artifices de procédure, deux vieilles femmes qui ne demandaient qu'à vivre de leurs rentes.

D'autres affaires lui apportèrent bientôt une fortune inébranlable. Lorsqu'un parent pauvre venait le voir, il le recevait avec orgueil. Ses chiens étaient dressés à déchirer les corps sacrés des mendiants.

exactly. Il était à bout d'espoir. Il regardait toujours l'horizon, comme si la bas devait se lever soudain une éclatante lumière. Il continua à marcher à travers toutes sortes de terres, de neiges, de fleurs. Le soir, il s'asseyait et penchait la tête vers le gazon. Les trèfles répandaient leur odeur. Les dernières années grandissaient sur la cote. L'avion postal passait au ciel, dans un trépas de la main des hommes, et sur ce chemin passait un dieu.

Enfin, un matin qu'il allait pieds nus dans la rosée (c'était au mois d'août), il arriva dans un bois au centre duquel s'étendaient des prairies. Un chemin les traversait, semé de granit, bordé de thym, minuscules, et sur ce chemin passait un dieu.

Comme tous les dieux, il portait une tunique de lin. Dans sa tunique, chacun de ses pas ou de ses gestes construisait de nouveaux ensembles géométriques beaucoup plus compliqués et plus beaux que nos nuits les plus profondes. Ses sandales, en heurtant les pierres, grondaient comme un doux orage.

Le dieu s'arrêta et appela le vagabond. Au même instant, celui-ci vit son propre bâton s'illuminer comme si

il était à bout d'espoir. Il regardait toujours l'horizon, comme si la bas devait se lever soudain une éclatante lumière. Il continua à marcher à travers toutes sortes de terres, de neiges, de fleurs. Le soir, il s'asseyait et penchait la tête vers le gazon. Les trèfles répandaient leur odeur. Les dernières années grandissaient sur la cote. L'avion postal passait au ciel, dans un trépas de la main des hommes, et sur ce chemin passait un dieu.

Enfin, un matin qu'il allait pieds nus dans la rosée (c'était au mois d'août), il arriva dans un bois au centre duquel s'étendaient des prairies. Un chemin les traversait, semé de granit, bordé de thym, minuscules, et sur ce chemin passait un dieu.

Comme tous les dieux, il portait une tunique de lin. Dans sa tunique, chacun de ses pas ou de ses gestes construisait de nouveaux ensembles géométriques beaucoup plus compliqués et plus beaux que nos nuits les plus profondes. Ses sandales, en heurtant les pierres, grondaient comme un doux orage.

Le dieu s'arrêta et appela le vagabond. Au même instant, celui-ci vit son propre bâton s'illuminer comme si

il était à bout d'espoir. Il regardait toujours l'horizon, comme si la bas devait se lever soudain une éclatante lumière. Il continua à marcher à travers toutes sortes de terres, de neiges, de fleurs. Le soir, il s'asseyait et penchait la tête vers le gazon. Les trèfles répandaient leur odeur. Les dernières années grandissaient sur la cote. L'avion postal passait au ciel, dans un trépas de la main des hommes, et sur ce chemin passait un dieu.

Enfin, un matin qu'il allait pieds nus dans la rosée (c'était au mois d'août), il arriva dans un bois au centre duquel s'étendaient des prairies. Un chemin les traversait, semé de granit, bordé de thym, minuscules, et sur ce chemin passait un dieu.

Comme tous les dieux, il portait une tunique de lin. Dans sa tunique, chacun de ses pas ou de ses gestes construisait de nouveaux ensembles géométriques beaucoup plus compliqués et plus beaux que nos nuits les plus profondes. Ses sandales, en heurtant les pierres, grondaient comme un doux orage.

Le dieu s'arrêta et appela le vagabond. Au même instant, celui-ci vit son propre bâton s'illuminer comme si

il était à bout d'espoir. Il regardait toujours l'horizon, comme si la bas devait se lever soudain une éclatante lumière. Il continua à marcher à travers toutes sortes de terres, de neiges, de fleurs. Le soir, il s'asseyait et penchait la tête vers le gazon. Les trèfles répandaient leur odeur. Les dernières années grandissaient sur la cote. L'avion postal passait au ciel, dans un trépas de la main des hommes, et sur ce chemin passait un dieu.

Enfin, un matin qu'il allait pieds nus dans la rosée (c'était au mois d'août), il arriva dans un bois au centre duquel s'étendaient des prairies. Un chemin les traversait, semé de granit, bordé de thym, minuscules, et sur ce chemin passait un dieu.

Comme tous les dieux, il portait une tunique de lin. Dans sa tunique, chacun de ses pas ou de ses gestes construisait de nouveaux ensembles géométriques beaucoup plus compliqués et plus beaux que nos nuits les plus profondes. Ses sandales, en heurtant les pierres, grondaient comme un doux orage.

Le dieu s'arrêta et appela le vagabond. Au même instant, celui-ci vit son propre bâton s'illuminer comme si

il était à bout d'espoir. Il regardait toujours l'horizon, comme si la bas devait se lever soudain une éclatante lumière. Il continua à marcher à travers toutes sortes de terres, de neiges, de fleurs. Le soir, il s'asseyait et penchait la tête vers le gazon. Les trèfles répandaient leur odeur. Les dernières années grandissaient sur la cote. L'avion postal passait au ciel, dans un trépas de la main des hommes, et sur ce chemin passait un dieu.

Enfin, un matin qu'il allait pieds nus dans la rosée (c'était au mois d'août), il arriva dans un bois au centre duquel s'étendaient des prairies. Un chemin les traversait, semé de granit, bordé de thym, minuscules, et sur ce chemin passait un dieu.

Comme tous les dieux, il portait une tunique de lin. Dans sa tunique, chacun de ses pas ou de ses gestes construisait de nouveaux ensembles géométriques beaucoup plus compliqués et plus beaux que nos nuits les plus profondes. Ses sandales, en heurtant les pierres, grondaient comme un doux orage.

Le dieu s'arrêta et appela le vagabond. Au même instant, celui-ci vit son propre bâton s'illuminer comme si

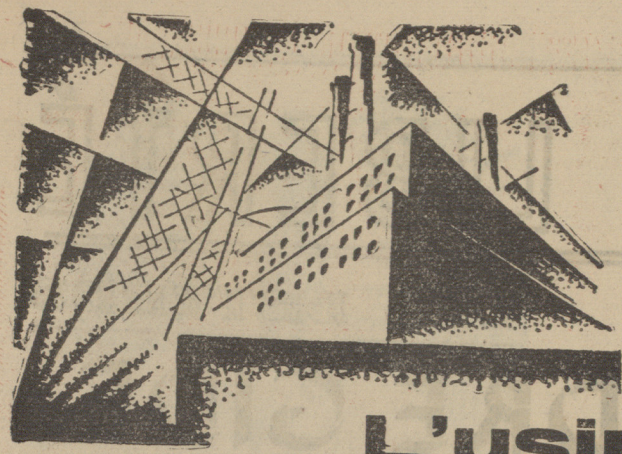
il était à bout d'espoir. Il regardait toujours l'horizon, comme si la bas devait se lever soudain une éclatante lumière. Il continua à marcher à travers toutes sortes de terres, de neiges, de fleurs. Le soir, il s'asseyait et penchait la tête vers le gazon. Les trèfles répandaient leur odeur. Les dernières années grandissaient sur la cote. L'avion postal passait au ciel, dans un trépas de la main des hommes, et sur ce chemin passait un dieu.

Enfin, un matin qu'il allait pieds nus dans la rosée (c'était au mois d'août), il arriva dans un bois au centre duquel s'étendaient des prairies. Un chemin les traversait, semé de granit, bordé de thym, minuscules, et sur ce chemin passait un dieu.

Comme tous les dieux, il portait une tunique de lin. Dans sa tunique, chacun de ses pas ou de ses gestes construisait de nouveaux ensembles géométriques beaucoup plus compliqués et plus beaux que nos nuits les plus profondes. Ses sandales, en heurtant les pierres, grondaient comme un doux orage.

Le dieu s'arrêta et appela le vagabond. Au même instant, celui-ci vit son propre bâton s'illuminer comme si

il était à bout d'espoir



LIBERTARIE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers -- La terre aux paysans

LES PARTIS POLITIQUES ET LES SYNDICATS

LES partis politiques de gauche ont toujours tendu à se servir des syndicats ouvriers et de la grande force qu'ils représentent.

Avant 1914, les socialistes avaient essayé la capture de la C.G.T. ; Jaurès tenta, à plusieurs reprises, de tendre ses filets. Le docteur Jules Guesde « colonisa » brutalement avec des intentions plus révolutionnaires. Et c'est surtout pour réagir contre ces tentatives que fut élaborée la Charte d'Amiens.

Ces visées politiques sur les syndicats les mènent au naufrage. Ce qui vient d'arriver à la C.G.T. sous l'empire des communistes, le prouve surabondamment. Mais les communistes ont démasqué leur jeu et contre eux se dresse la majorité des travailleurs soucieux d'un minimum de liberté et d'indépendance ; les politiciens dits « réformistes » sont moins bruyants, mais également dangereux.

LE PARTI SOCIALISTE SUBORDONNE LE SYNDICAT A L'ETAT

Le parti socialiste, est au gouvernement. Capocci, membre du Comité Central S.F.I.O., vient de démissionner de ce poste pour que son activité syndicale n'en soit pas gênée ; pour qu'on ne l'accuse pas de faire, dans sa fonction, la politique du parti socialiste.

D'autre part, ce veut le Parti socialiste ? Le point le plus important de son programme est, aujourd'hui, la nationalisation des grandes industries. Mais la nationalisation se fait par l'Etat. Dans l'Etat, que fait le syndicat ? Il est un rouage, ou un auxiliaire inférieur des ministères, un collaborateur domestique et domestiqué. Par les fonctions secondaires auxquelles il est subordonné, le parti socialiste incorpore le syndicat à l'Etat, et lui fait perdre, en fait, toute son indépendance.

Sur ce point, il rejoint les réformistes comme Jouhaux et ses amis. Et par cette incorporation syndicale dans de telles conditions, c'est jouer un jeu plus subtil, mais aussi hypocrite que celui des communistes.

Nous ne répéterons jamais assez qu'il n'y a pas d'indépendance syndicale quand le syndicat ne peut pas agir de par lui-même, et réaliser, PAR LUI-MEME, l'œuvre sociale d'émancipation ouvrière et d'expropriation capitaliste. Liste qui est le but du syndicalisme. Que l'on dépende directement du Parti communiste par sa dictature sur les organisations syndicales, ou indirectement du Parti socialiste par l'intermédiaire de l'Etat, la situation ne change que pour la forme. Essentiellement, elle est la même.

LE SOI-DISANT « FRONT OUVRIER » NE VAUT PAS MIEUX

Tout parti politique aspire à gouverner, veut constituer un gouvernement dont il sera l'élément prédominant, sinon exclusif. Et du gouvernement, tout parti politique prétendra contrôler, diriger, ordonner, gouverner tant et si bien qu'il aura rapporté à la production comme à l'importation laquelles des multiples activités de la société.

Sans quoi, il ne serait pas gouvernement. Les récalcitrants éternels contre la dictature des partis, ce sont d'abord les ouvriers syndicalistes, les coopérateurs, les fédéralistes, etc. Ils n'admettraient pas que le nouvel Etat et les leaders du parti-chef viennent chez eux imposer leur volonté. Et, comme en Russie, au temps où régnaient Lénine et Trotski, les opposants seront éliminés, emprisonnés, déportés ou fusillés.

L'OPPOSITION OUVRIERE DANS LES PARTIS EST CONDAMNEE D'AVANCE

En 1921, l'auteur de ces lignes se trouvait à Moscou. A ce moment, au sein du parti communiste la fraction appelée « Opposition ouvrière », ayant à sa tête Alexandra Kollontai et Chlapiukoff menait, quoique de plus en plus faiblement, la bataille pour que les syndicats ouvriers aient une part dans la réorganisation économique du pays. Alexandra Kollontai avait, au congrès de Mars 1921, distribué une admirable brochure dont elle était l'auteur, et dans laquelle elle montrait la nécessité d'une plus large participation des organisations ouvrières à l'édification du socialisme. Son intervention se basait non seulement sur les faits qui se déroulaient, mais encore sur la doctrine même du marxisme. « Puisque d'après nous, disait-elle, toute l'histoire a été déterminée par l'évolution des forces économiques, qui doivent, selon le socialisme scientifique, déterminer les institutions politiques, il est logique que les organisations économiques, c'est-à-dire les syndicats aient la priorité sur le parti ».

Trotski la traita d'hystrérique, et Lénine — tenez-en bien compte, léninistes d'aujourd'hui — fit voter une résolution dans laquelle on proclamait nécessaire une « lutte implacable et systématique contre cette déviation qui représente une déviation petite-bourgeoise et anarchisante ». La brochure fut confisquée. Nous dûmes en rapporter clandestinement la traduction qui a paru dans la « Revue Anarchiste », et qui a été traduite en plusieurs langues. Mais en Russie, Alexandra Kollontai et ses amis furent dans l'impossibilité de propager leurs idées. « Nous ne pouvons ni tenir une réunion, ni publier un journal ou un tract, ne disaient-ils. Quant nous voulons nous réunir, nous ne le pouvons qu'à cinq ou six, et en prenant le thé pour dissimuler les apparences ».

LA DUPLICATION DES POLITIQUES

Tout récemment, Jean Texcier parlait du « corset de fer » de la Charte d'Amiens. « Corset de fer », parce qu'elle empêche les travailleurs d'être la proie, l'instrument des partis politiques et parce qu'elle les charge d'opérer par eux-mêmes l'expropriation du capital. C'est pour les partis politiques qu'elle représente un corset de fer, ou mieux encore, un barrage, en proclamant la nécessité de se passer de l'Etat.

Certains politiciens et certains travailleurs mal informés nous diront, et dont nous-mêmes, libertaires, nous sommes, vis-à-vis des syndicats, dans une situation semblable à celle des partis politiques. N'étant pas exclusivement syndicalistes, notre intervention dans le mouvement syndical représente à leurs yeux une intervention absolument semblable à celle des politiciens et un danger identique.

Ces affirmations ne peuvent venir que d'une méconnaissance évidente des faits ou d'une mauvaise foi absolue.

LES LIBERTAIRES DANS LES SYNDICATS

D'ailleurs, n'est pas libertaire seulement celui qui en prend le nom. Est libertaire celui qui veut régler sa propre destinée, et qui la forge en agissant par sa propre initiative, en concertant son initiative avec d'autres, afin de se passer des « autorités » qui se situent sur un plan supérieur à l'action. Kropotkine, dans « L'Entrée », fonde historiquement et philosophiquement l'anarchisme sur toutes ces activités et sur tous les groupes sociaux qui, dans les périodes non étatiques de la société et dans la période étatique, ont organisé la vie soit « sans Etat », soit « en marge de l'Etat ».

Il ne s'agit donc pas d'un raisonnement inventé pour la circonstance. Le syndicalisme révolutionnaire est une activité anarchiste, même s'il ignore. Il n'y a pas de raison pour nous, de nous en emparer pour le conduire, ce qui serait, précisément, anti-anarchiste ! Nous travaillons dans les syndicats côte-à-côte avec les militants syndicalistes qui ne prennent pas notre étiquette mais qui prennent nos idées.

Les libertaires ne prétendent pas former de gouvernement. Ils prétendent être, aujourd'hui et demain « au milieu des masses » et non « au-dessus » ; leur apporter le concours de leur initiative, de leur enthousiasme. La différence est fondamentale.

Nous avons donc le droit de parler d'indépendance syndicale. Mais les partis politiques, quels qu'ils soient, ne cachent derrière ces mots que leur volonté d'asservissement.

ROBERT LEFRANC.

MANIFESTE DES INSTITUTEURS ET PROFESSEURS SYNDICALISTES

L'échec retentissant que nous venons d'enregistrer, et qui est celui de toute la C. G. T., est dû, en premier chef, aux politiciens camouflés qui se sont emparés des postes de responsabilité des syndicats.

Les staliniens de la majorité de la C. G. T., après avoir, pendant trois ans, brisé les grèves spontanées et entonné l'hymne à la production, ont lancé la série des grèves par vagues pour appuyer la politique de l'U. R. S. S. à la conférence de Londres. Le soir du mardi 9 décembre, ils recommandaient le « durcissement » ; et quelques heures plus tard, donnaient le signal de la capitulation. Tous les travailleurs ont ressenti cette dernière manœuvre comme une trahison.

Dans l'Enseignement, ils étaient encore contre la grève au printemps dernier, au Congrès de la F.E.N., et ils veulent jouer maintenant le rôle des grévistes à outrance.

Les faux socialistes de « Force Ouvrière » ont couvert, depuis la libération, par leur mollesse, leur complicité, leurs collusion avec les gouvernements successifs, l'activité antisyndicale des Frachon et des Henaff. Aujourd'hui, ils combattent les grèves, tandis que leurs amis, au Parlement, votent les lois de répression antisyndicales.

Dans l'Enseignement, ils ont combattu sur le plan national, grâce aux Lavigne et Aigueperse, le mouvement de la Seine.

Tous ces hommes qui ont le front de se recommander de l'indépendance syndicale (voir « Ecole Libératrice » n° 10), sont des politiciens : ils se servent des syndicats.

LES TRAVAILLEURS TRAHIS DÉSERVENT LA C.G.T.

Dans l'Enseignement, quelques directeurs tremblant devant l'administration, essaient d'entraîner des éléments sans formation syndicale, et mettant leurs espoirs dans la création d'une hiérarchie, de constituer un syndicat prétendu « autonome », et en fait, agent de l'administration.

Beaucoup d'enseignants entendent ne pas reprendre leur carte de la C. G. T. où ne resteront plus que les staliniens, les naïfs, et quelques syndicalistes victimes d'un attachement sentimental à des syndicats nationaux, sans vie réelle. Peu à peu, les réformistes quitteront la C. G. T. politique.

La minorité « Ecole Emancipée » meurt de ses divisions dues principalement aux méthodes de nouage de des politiciens trotskistes cherchant une base syndicale qui se dérobe.

QUE FAIRE ? Nous subissons une division que nous n'avons pas provoquée, mais que nous avons le courage de regarder en face.

Dans le désarroi, un immense travail de reconstruction syndicale s'offre à vous. Il faut reconstituer une conscience de lutte, qui au-delà des revendications corporatives, doit être fixée sur le but révolutionnaire du syndicalisme ; la lutte contre toutes les formes d'oppression et d'exploitation, le combat pour l'internationalisme, la défense de la paix.

C'est pourquoi, les syndicalistes de l'Enseignement

ont pris la décision de constituer dès maintenant des Syndicats affiliés à la :

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

adhérente à l'A. I. T., Association Internationale des Travailleurs, seule internationale ayant manifesté son opposition à la guerre en 1939, centrale dont l'orientation peut se résumer ainsi :

- Action directe ;
- Apolitisme (apolitisme ne signifie pas indifférence en face des grands problèmes : fascisme, guerre, mais indépendance à l'égard des partis) ;
- Internationalisme.

La C. N. T., reprenant les principes de la C. G. T. de 1906, libre de toutes attaches politiques, économiques, confessionnelles, a rallié, en quelques mois, malgré le silence officiel, des dizaines de milliers de travailleurs.

Les syndicalistes révolutionnaires de l'Enseignement répondront à cet appel.

NOTRE PLATEFORME REVENDICATRICE

Exiger des conditions de vie dignes d'hommes libres, d'éducateurs.

Pour tous :
— Un standing de vie au moins égal à celui de 1937 ;
— Garantie du minimum vital par l'échelle mobile ;
— Le traitement unique fixé sur le traitement de fin de carrière est la forme de rétribution vers laquelle nous devons tendre.

Il faut lutter dans l'immédiat pour la réduction du nombre des classes, et de la durée de chacune, de telle sorte que le professeur, l'instituteur accède au maximum de leur traitement après quelques années d'exercice.

Donc, poursuivre la lutte pour le reclassement en exigeant la réduction de l'écart des indices, de telle sorte que le débutant soit plus proche du maximum.

Lutter contre le monstrueux Statut de la Fonction Publique, en particulier contre le régime des sanctions qu'il prévoit.

Développement de l'importance des Conseils des Maîtres dont les chefs d'établissements doivent devenir les exécutants chargés des liaisons avec l'Administration.

Reversibilité des retraites.

Pour les Jeunes :

— Titularisation par promotions, automatiques, après un stage rétribué de même durée pour tous.

Disparition du régime des auxiliaires par la création d'un cadre spécialisé de titulaires chargés des remplacements.

Pour les routiniers :

— Paiement du traitement de titulaire correspondant à la classe de l'intéressé, même si elle effectue des suppléances.

Pour les enseignants, adhésions, constitution de syndicats, nos camarades de province sont priés de s'adresser ou d'écrire à :

FEDERATION DE L'ENSEIGNEMENT, C. N. T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

Dix minutes avec le Secrétaire

(Suite de la page 1)

Cette intransigence verbale servit de prise de contact, mais elle nous permit d'être d'autant plus fermes sur les principes.

Quel sont les principes que vous défendez ?

- La C.N.T. et les syndicats autonomes défendent les cinq principes suivants :
— Affirmation révolutionnaire des buts du syndicalisme ;
— Indépendance du syndicalisme vis-à-vis des partis politiques ;
— Indépendance du syndicalisme vis-à-vis de tout gouvernement ;
— Lutte contre le fonctionnarisme syndical ;
— Croisez-vous que « Force Ouvrière » acceptera ces principes ?

— Sur le plan local, les éléments de base de F. O. sont d'accord. De même est accepté le principe des garanties suivantes : vote à bulletin secret, représentation des minorités, interdiction du cumul des mandats politiques et syndicaux, limitation de la durée des fonctions de permanence, etc.

Croisez-vous que le groupe central « Force Ouvrière » est prêt à adopter ces principes ?

— Le groupe central de « Force Ouvrière » accumule... mettons les maladrances. Il voudrait prouver que C.G.T. est aux ordres du parti socialiste, en liaison avec la 3^e force, et payée par l'Amérique qu'il n'aurait pas autrement. C'est pourquoi la base doit réagir fortement et exprimer encore plus fortement les principes du syndicalisme.

Mais la base est-elle capable de le faire ?

Nous vivons des semaines où la base repense le syndicalisme. Certains syndicats F.O. majoritaires continuent leur route, mais les militants minoritaires refont leur apprentissage syndical. Hier leur action consistait à poursuivre les communistes de leurs critiques pour un carreau cassé non remis en place ou pour le blocage des salaires. Aujourd'hui ils ont à refaire les syndicats, à étudier les déclarations de principes et statuts, à résoudre des cas salariales concrets pour éviter le retour des errements passés.

CEUX QUI S'EN VONT

Notre bon camarade Paul Ménéstier, groupe Paris-20^e, est décédé.

Les amis et camarades se réuniront à l'obédience, le jeudi 8 janvier, à 14 h. 45.

Nous n'oublierons pas la vie toute de dévouement absolu à notre cause, de Paul Ménéstier.

Que ses proches trouvent ici l'assurance de la sympathie émue de la F.A.

F. A. Fédération Anarchiste

145, Quai de Valmy, Paris, 20^e. Métro : Gare de l'Est.

Permanence tous les jours de 9 à 12 heures et de 14 à 19 heures, sauf le dimanche.

1^{re} REGION

Fédération du Nord. — Les groupes et individualités adhérents à la F. A. et habitant le Nord doivent écrire à : Fédération du Nord, 1, rue d'Artois, à Croix (Nord), pour commandes cartes et timbres 1948.

Marques-Barauly. — « Le Libertaire » est mis en vente par Eugène Albert. Le bureau de la F. A. Région Nord, 6, rue des Archives.

2^e REGION

Trésorerie régionale. — Pour cartes et timbres, le samedi de 17 h. à 19 h. au siège.

Paris 19^e. — Le groupe se réunit périodiquement et organise des conférences-débats ouvertes aux sympathisants. Renseignements, adhésions : écrire Griveau Jean, 6, impasse Prévoist, Paris, 19^e. G.O.B. 70-72.

Secteur Paris-Est. — Militants des groupes 3^e, 4^e, 11^e, 12^e, 19^e, 20^e, tous à la caisse du vendredi 9, Café Aujo, 6, rue des Archives.

Courbevoie (Neuilly, La Garenne). — Réunion tous les lundis, sauf le 2^e du mois, sous-sol de l'école, 38, rue de Metz.

Ris-Orangis. — Formation d'un groupe avec l'aide du secteur. Appel aux isolés. S'adresser : Tavernet, 60, rue de Concy, Montargis.

Romainville. — Groupe en formation. S'adresser à Roger Gely, 8, rue Jean-Léon, Romainville.

Fontenay-sous-Bois. — Reconstitution du groupe. Permanence tous les dimanches de 9 à 12 heures, Café Traversino, avenue de Gaulle, Adrien.

3^e REGION

Congrès-Océaniques. — Secrétaires de groupes de la 3^e Région, envoyez au plus tôt vos réponses concernant le congrès régional. Timbre 1948. Envoyez-nous sans tarder votre matériel 48 non utilisé. Adressez vos commandes pour 48 et effectuez vos envois de fonds en retard.

Finistère. — A tous les lecteurs du Lib partisans de notre idéal, venez apporter vos efforts à notre groupement au début de cette année.

Nantes. — Réunion générale du groupe le 9 janvier à 20 h. au siège, 33, rue Jean-Jaures. Présence indispensable.

4^e REGION

Dijon. — Pour tous renseignements, s'adresser au vendeur du « Lib ».

Mâcon. — Pour toute correspondance, renseignements et adhésions, s'adresser à : Marcel Chanroix, 15, rue des Gites, 13.

5^e REGION

Tours. — Réunion le mardi 13 janvier au Bas Nouveau, rue Blaise-Pascal, n° 23.

6^e REGION

Clermont-Ferrand. — Permanence les mardis, jeudis et samedis, de 19 à 21 h., et dimanches, de 9 à 12 h., 9, rue de l'Ange (place de Jaude).

7^e REGION

Bureau régional. — Les groupes, prévenus par lettre, sont priés de répondre au plus tôt au secrétaire régional. 1^{er} au sujet du matériel 1948 (cartes et timbres) ; 2^e au sujet de la tournée Joyeux (en février).

Lyon-Centre (Libre Examen). — La dimanche 11, réunion ouverte à tous. Cartes 1948.

Le dimanche 18, à 10 h., réunion pour l'organisation de la Conférence Lapeyre du 28. Présence de tous indispensible.

Thy et région. — S'adresser au camarade Ladet, à Saint-Jean-la-Burrière.

Rhône. — Réunion générale le vendredi 9 à 20 h. 30, au Siège. Ordre du jour : Congrès régional, question syndicale. Présence indispensable.

Pour tous renseignements concernant le groupe, s'adresser chez Bazza, rue des Jardins, à toute heure.

10^e et 11^e REGION

Toulouse (Fernand Pelloutier). — Réunion tous les 2^e et 4^e mercredis de chaque mois. Les autres mercredis, conférences et causeries ouvertes aux sympathisants.

12^e REGION

Marseille. — Nouveau groupe en formation pour les quartiers : Croix-Le Canot, St-Mauront, St-Lazare, Bd Extérieur, bd de Paris, Bd National, avenue d'Aix. Se mettre en relations avec Baffonne Lousaint, 185, avenue d'Aix, Marseille, ou à la permanence, Bar Artistique.

Marseille-St-Henri (Vallée de Sèon). — Tous à la réunion générale samedi 17 janvier, à 18 h., local habituel.

Nice. — Permanence tous les vendredis à 21 h., au Bar Dédé, rue Bonaparte. Causeries le 26 décembre.

REUNIONS PUBLIQUES ET CONTRADICTOIRES

F. A. 1^{re} REGION

TOURNEE ARISTIDE-LAPEYRE

« Envers et contre tous les politiciens. Vers le Socialisme et la Liberté ».

● LENS : Salle Veuve Gabilly, 4, av. Van-Pelt. le dimanche 11 janvier, à 10 heures

● LILLE : Salle du Conservatoire, place du Concert le lundi 12 janvier, à 20 heures

● ROUBAIX : Salle Aux Orphelins, 126, rue J.-B.-Lebas le mardi 13 janvier, à 20 heures

● FRESSEVILLE : Salle des Variétés le jeudi 15 janvier, 20 heures

● DOUAI : Café Dancin, rue des Perronniers, le vendredi 16 janvier, 20 heures

● CALAIS : Salle Eugène, 27, r. l'Egalité le dimanche 18 janvier, 20 heures

● VALENCIENNES : Salle du Colomb, Croix d'Anzin le lundi 19 janvier, 19 h. 30

« Le Double Jeu de l'Eglise »

● HARNES : Salle du « Palais de la Danse » le dimanche 11 janvier, à 19 heures

● AMIENS : Salle municipale, 89, Mail Albert-1^{er} le mercredi 14 janvier, à 20 h. 30

● BOULOGNE-SUR-MER (conférence organisée par la Libre Pensée) le samedi 17 janvier, à 20 h. 30

● DUNKERQUE : Excelsior-Dancing, 43, rue de Calais le dimanche 18 janvier, à 10 heures

2^e REGION

● PARIS-EST : Café Augé, 6, rue des Archives. Métro : Hôtel-de-Ville. le vendredi 9 janvier, à 20 h. 30

A. PRUNIER

« La 1^{re} Internationale et la Guerre de 1870 »

● PARIS-OUEST : Café Le Lagard, 79, avenue de Saint-Ouen, 1^{er} étage. Métro Guy-Moque. le vendredi 9 janvier, à 20 h. 30

PAUL CHERY

« Les Sociétés directrices sont-elles inévitables ? »

● PARIS-S^{ud}, 6^e : Palais de la Mutualité, Salle J le vendredi 9 janvier, 20 h. 45

HEM DAY

« Du Syllabisme à la Résistance »

● RIS-ORANGIS : Salle Kilbert, rue d'Orangis le dimanche 11 janvier, à 14 h. 30

ZINOPOULOS

« Ni Thorez ni de Gaulle. - Des réalités anarchistes »

11^e REGION

TOURNEE FONTAINE

« Il n'est pas de sauveur suprême : ni Schuman, ni de Gaulle, ni Thorez »

● AIMARGUES : (consulter les affiches) le lundi 12 janvier, 20 h. 30

● LE GRAND-COMBE : Salle Municipale le mardi 13 janvier, 18 heures

● MONTPELLIER : (consulter les affiches) le mercredi 14 janvier, 20 h. 30

● NIMES : Gravière, Foyer Municipal le jeudi 15 janvier, 21 heures

● BEZIERS : (consulter les affiches) le vendredi 16 janvier, 20 h. 30

● BIZE : (consulter les affiches) le samedi 17 janvier, 20 h. 30

C.N.T. Confédération Nationale du Travail

39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9^e. Métro : Anvers ou Pigalle.

Permanence tous les jours de 9 à 12 heures et de 14 à 19 h. 30

CENTRE CONFEDERAL DE FORMATION SYNDICALISTE

La prochaine séance du Centre se tiendra le vendredi 9 janvier, à 20 h. 45, salle de l'Horizon, 47, rue de la Vierge (Métro : La Fayette ou Chausse-d'Antin).

Sujet traité :

La législation ouvrière en cours

Assemblée générale tenue à la salle et au siège.

L'appartenance à la C.N.T. est la seule condition exigée.

1^{er} UNION REGIONALE

Note importante :

Le trésorier de l'U.R. porte à la connaissance des trésoriers des syndicats qu'il se tiendra à leur disposition les mercredis, de 18 à 19 h. 30, et les samedis, de 15 à 19 h. 30.

Aucune distribution de matériel à ne se fera en dehors de ces jours.

PERMANENCE JURIDIQUE

Les adhérents sont avisés qu'une permanence juridique se tiendra au siège, les lundis, de 18 à 19 h., et les samedis, de 15 à 18 h.

SYNDICATS

Syndicat de l'Enseignement. — Assemblée générale le 8 janvier, à 16 heures, salle G. Sociétés Savantes, 28, rue de Valenciennes, 10^e étage.

Bâtiment. — Syndicat unifié du Bâtiment de la Région parisienne.

Assemblée générale le dimanche 15 janvier, à 9 heures, 15, rue de Meaux. La parution de notre organe corporatif est en préparation ; les camarades se doivent de préparer le matériel.

Bois amebliement. — Tous les mercredis, à 18 h. 30.

Cheministes. — Tous les mercredis, de 18 à 19 h.

Postiers. — Tous les mercredis, de 18 à 19 h.

Non-ouvriers et métiers d'art. — Tous les vendredis, de 17 h. 30 à 19 h.

<